

épais, car il pénétra dans des buissons qui touchaient le sentier, et disparu bientôt au milieu de l'épais fourré.

Mais de l'abri où il se tenait tapi, son regard pouvait embrasser toute l'étendue de l'arche, et, fixé sur la porte du château qui y débouchait, il ne la quittait plus.

Tout à coup cette porte s'ouvrit et la forme vague et indécise d'un homme, enveloppé dans un manteau, parut sur l'arche. Le comte pâlit et d'un mouvement brusque porta la main sous son habit.

Un instant après, lorsqu'il l'en retira, elle était armée d'un poignard.

La forme avançait toujours et c'était elle maintenant que le regard du comte ne quittait plus.

Bientôt elle eut traversé l'arche, puis elle s'engagea dans le sentier et se dirigea de son côté.

Il avait fait un pas en avant et se tenait sur le bord même du sentier, à demi ramassé sur lui-même, et serrant son poignard avec une force convulsive.

Tout à coup, au moment où la forme passait devant lui, il fit un bond, la lame du poignard étincela, menaçante, dans la nuit, et l'homme qui passait, frappé par derrière, tomba sans pousser un cri, comme une masse inerte, au milieu des broussailles qui avaient crû dans les interstices des pierres de la douve.

Pâle et hagard, le comte demeura un instant immobile. Tout son être frémissait d'horreur à la pensée de l'acte qu'il venait de commettre. Puis tout à coup, il s'approcha du fossé et se pencha, cherchant à percer les ténèbres du regard. Au bout de quelques secondes, une horrible anxiété se peignit sur son visage, une sueur froide perlait sur son front.

Ce qu'il attendait ainsi penché sur le fossé, c'était le bruit que devait faire le cadavre au moment où, brisant les broussailles sous son poids, il frapperait la surface de l'eau avant de s'engloutir dans ses profondeurs, et, ce bruit, il l'attendait en vain.

Les buissons, trop épais en cet endroit, avaient-ils retenu le corps ? ou sa main, affaiblie par l'âge, n'avait-elle frappé qu'un coup mal assuré et sa victime, retenant un reste de vie, se cramponnait-elle aux branches pour retarder sa chute ? Une horrible augoisse le saisit. Il s'agenouilla sur le bord de la douve, et, de sa main étendue, parcourut, mais vainement, la surface des broussailles. Alors, fou d'épouvante, il se releva, et, gagnant l'arche, il reprit en chancelant le chemin du château, où il entra bientôt.

Quelques minutes après, il reparaisait armé d'une lanterne sourde. Il retourna en frémissant à l'endroit où sa victime était tombée, et, dirigeant d'une main tremblante la lumière de sa lanterne du côté des broussailles, il les examina d'un regard attentif.

Sur une large étendue, elles étaient froissées et courbées de telle sorte, qu'elles arrivaient jusqu'à la surface de l'eau par une pente doucement inclinée.

Le corps avait évidemment glissé sur cette pente et avec assez de lenteur pour que, arrivé au niveau de l'eau, il s'y enfonçât graduellement et sans bruit.

Alors le comte se releva, le visage étincelant d'une sauvage expression de triomphe. Il savait que les fossés, fort profonds

et obstrués d'herbes et de plantes aquatiques, ne rendaient jamais la proie qu'ils avaient saisie.

—Voilà Lalande disparu, dit-il ; le chevalier de Langsat est mort depuis vingt ans et il ne reste plus que Pharold. Je crois qu'à présent j'en puis finir avec lui.

Et, éteignant sa lanterne, d'un pas assuré il reprit le chemin du château, dont un instant après la porte se refermait derrière lui.

X

Le lendemain matin, vers onze heures, le colonel d'Availles rentrait au château de Tréveneuc après une assez longue promenade à cheval dans les environs.

Avant de partir, il avait frappé à la porte de la chambre d'Edouard. Mais n'ayant pas reçu de réponse, il n'avait pas insisté et s'était éloigné seul. Il avait pensé qu'Edouard, tenu éveillé une partie de la nuit par les inquiétudes où l'avait jeté la lettre de Pharold, ne serait pas fâché, pendant la matinée, de regagner le temps perdu.

Lui-même était au fond assez satisfait de cette solitude qui allait lui permettre de réfléchir à tête reposée.

Le comte d'Erbray n'avait pas encore reparu au château de Tréveneuc, et il était bien résolu, si son absence se prolongeait, à persister dans sa détermination première et à lui céder la place.

Il s'agissait toutefois de colorer son départ de prétextes assez plausibles pour que ni Mme de Tréveneuc, ni Edouard ne pussent en deviner la véritable cause, et ce point l'embarassait.

Il se décida, après d'assez longues réflexions, à écrire au ministre de la guerre, dont il était personnellement connu, et à lui demander, comme une grâce, d'être immédiatement rappelé à son régiment.

On ne pouvait le soupçonner d'avoir sollicité un pareil ordre, et la volonté du ministre, formellement exprimée, était un de ces cas de force majeure qui coupent court aux résistances, et dispensent même de toute excuse.

Tranquille à cet endroit, mais ne pouvant se défendre d'une profonde tristesse à la pensée de rompre des relations qui lui étaient déjà chères, il avait abrégé considérablement sa promenade et était revenu au château.

Ne trouvant pas Edouard au salon et le supposant sorti, il se rendit à la bibliothèque pour y attendre l'heure du dîner.

Il la croyait déserte, mais en ouvrant la porte, il aperçut Isidora assise à une table, et il surprit même sur sa figure une expression de contrariété assez vive.

Il s'arrêta aussitôt, et il s'apprêtait à se retirer, après quelques paroles d'usages, lorsque Isidora s'écria vivement :

—Entrez, colonel, je vous en prie, et ne prenez pas pour vous le mouvement qui m'est échappé. Je croyais à l'arrivée d'un importun.

—Je crains de l'être en effet, répondit le colonel. Vous lisiez ?...

—J'essayais du moins, mais sans grand succès, car je suis aux prises avec le *Paradis* de Dante ; et loin de me déranger, ajouta Isidora en souriant, vous pourriez, je crois, m'être d'un grand secours.

—Edouard vous a dit que je savais l'italien ?